

Cœur bleu

Parti. Parti dans un souffle anarchique. Parti sans avoir expiré le moindre soupir. Parti en un sanglot silencieux coulant sur mes lèvres frémissantes, dévorées par l'angoisse et la violente colère grondante. Parti en un tremblement languissant sur ma peau livide, où le bleu de mes cernes se détache contre le rouge de mes yeux exorbités, puits de fatigue où se noie une infinie tristesse. Parti dans un gémissement assourdissant, alors que la fin immuable s'est empressée de venir trop tôt, Horloge despotique qu'est cette fin libératrice de mes muscles endoloris, et bourreau de mon cœur meurtri. Parti. Parti dans les méandres de l'inconnu, et pourtant bien présent dans les stigmates de mon amour méconnu.

Pendant un court instant, une éternité de souffrances tord mon ventre retourné par l'émotion. Les bourdonnements lointains d'une agitation se voulant discrète, respectueuse dans le drame inhumain qui me frappe, font écho aux frottements des cris discontinus de mon esprit. Autour de moi, le personnel médical me lance des œillades intrusives et pitoyables, une coupable désolation transpirant derrière leur masque froissé -papier de verre qui vient décaper mes nerfs à vif lorsque le carmin souillant le blanc pur empoisonne mes souvenirs. Perdue dans la confusion, mes sens paradoxalement affûtés appréhendent chaque détail avec une acuité douloureuse, comme pour brûler mon être entier du fer blanchi par la foudre du malheur. L'éblouissement des spectres blancs, l'horreur des draps tâchés d'un rouge virant déjà au noir d'encre -histoire tragique de mon fatal destin-, les relents âcres d'un mélange singulier de sueur, de désinfectant et de sang, le toucher rêche d'un lit défait par mes gesticulations incontrôlées, le goût de la bile au bord de mes lèvres gercées, le murmure de mes pleurs épuisés.

Je gis au milieu de ce champ de bataille savamment ordonné, et dévisage avec hébétément les soldats silencieux ramassant leurs armes tranchantes pour les ranger une fois la guerre terminée. Il s'est battu si longtemps, sept mois entiers, mais il arrive inévitablement un temps où même la plus fière des déterminations ne suffit plus à pallier

la lassitude éreintante. Peut-être aurais-je dû le soutenir davantage. Faire plus d'efforts. À cet instant, une détresse inexplicable s'empare de moi et me susurre de vicieuses idées noires à l'oreille, comme pour réveiller mes plaies endormies par le choc. Mais comment aurais-je pu prévoir que cela se terminerait ainsi ? J'avais envie de croire à la chance, au destin, j'entretenais le maigre espoir d'une fin heureuse, comme dans ces parfaites histoires que l'on nous sert sur un plateau d'argent dès notre plus tendre enfance. Ah, si j'avais su que l'argent lui-même s'oxyde et noircit sous les écœurantes effluves de cette ignominie que l'on appelle la vie, je me serais épargnée bien de tristes utopies.

Bientôt, on emporte le corps loin de ma vue. Je ne m'étais même pas rendue compte que je le fixais d'un regard vitreux, miroir en pleurs d'une âme brisée fracassé par une peur tourmentée. On le couvre d'un linge de candeur, cet ange drapé de malheur. Le blanc éclatant devient rose à certains endroits. C'est tellement injuste, que la pureté de cet être soit tâchée par la souillure d'une fangeuse destinée. Je contemple des médecins en blouse bleue qui obstruent mon champ de vision, ils restent plantés là un temps interminable pour me présenter leurs condoléances. J'essuie d'un geste machinal les larmes qui roulent doucement sur mes joues livides. Feins de les écouter attentivement. Hoche la tête pour les rassurer. M'impatiente d'être retenue par ces inconnus qui cachent le corps de mon adoré. Chaque seconde m'est précieuse, je ne veux pas embrouiller mes souvenirs d'inutilités. Parler pour recouvrir le silence à peine rompu par les cliquetis des instruments médicaux jetés pêle-mêle dans des bassines ne fait pas taire les hurlements de mon cœur. Pour me calmer, je dois le voir. Juste une dernière fois. Que leurs discours pitoyables sont longs. Leur fausse sympathie m'indiffère.

Enfin, je peux jeter un coup d'œil à ce frêle corps bleui. Je ne pourrais pas dire si j'assiste à ce moment à une vision d'horreur qui caractérisera ce jour comme le pire de ma vie. Assurément, confronter la mort et ses sinistres ravages est traumatisant, et je sais d'avance que les cauchemars ne me quitteront jamais vraiment, comme cette souffrance sourde qui saisit mes tripes. Mais j'ai l'impression que le pire s'insinuera dans chaque seconde du quotidien, quand je penserai soudainement à ce qu'il aurait fait dans telle

situation s'il avait eu la chance de vivre jusqu'à cet instant. Quand on perd un être proche, le pire n'est pas le jour de la mort, car l'angoisse qui nous submerge inhibe le cœur et l'esprit ; non, le pire survient le lendemain, quand les limbes de la confusion se dissipent et que le brouillard qui voilait notre affliction se lève. Une punition éternelle pour avoir commis l'irréparable péché porteur de tous les maux de l'humanité : aimer sans conditions. S'abandonner à vivre ou abandonner la vie, tout est un cercle vicieux qui finit par se refermer sur les cœurs égarés.

Je subtilise un dernier regard à ce visage éteint. Une caresse sur cette douce joue d'albâtre, enfin nettoyé de tout ce sang agressif. La tornade incontrôlable de mes sentiments se calme instantanément. Il dort. Serein, apaisé, je pose sur lui un regard innocent, un regard nouveau. C'est comme s'il dormait, je pourrais presque voir un sourire soulagé étirer le coin de ses fines lèvres violettes. Quand je constate que sa souffrance est enfin terminée, après tous ces mois d'une lutte acharnée, mon chagrin n'est plus aussi torturé. Je dirai même qu'un étrange apaisement se déverse sur les braises vives de mon cœur embrasé par le désespoir. Un flux indescriptible traverse mon corps, rend mes larmes plus tendres, mes gémissements moins brutaux, mon rictus plus humain. J'occulte les soupirs du monde extérieur pour me concentrer sur l'explosion sensorielle qui assaillit une dernière fois mon esprit lors de cet ultime au revoir ; la légère douceur de sa peau immaculée contre mes doigts tremblants, le contour de ses traits que mes yeux avides embrassent fiévreusement pour mémoriser chaque détail si précieux, le goût amer de mes sanglots contre mes lèvres entrouvertes, le tambourin de mon cœur privé de son partenaire, qui ralentit sa valse de tendresse pour saluer celui qui l'a précipitamment quitté dans cet ultime ballet harmonieux. Je me penche pour déposer un baiser sur son front encore légèrement tiède, dernière marque d'amour supposée contenir l'immense bazar de mes émotions en désordre. Mes lèvres effleurent cette peau de satin, l'humidifient de mes larmes éprouvées, la caressent d'une tendresse infinie.

Puis je me redresse, bien que mon corps menace de s'effondrer à tout instant, je veux rester fière et forte pour ce dernier échange, pour rendre hommage à ses efforts et

au souvenir de son combat. Je ne sais combien de temps s'écoule jusqu'à ce qu'une infirmière transporte lentement ce corbillard improvisé hors de la chambre. Je veux le suivre, je ne suis pas prête à me détacher de lui si vite. Mais le temps presse, joue malicieusement contre moi. Je me débats lorsque les médecins m'agrippent de leur poigne de fer pour me retenir. Je crie, pleure, supplie, crie encore, implore qu'on ne m'arrache pas si brutalement à lui. Il s'éloigne, s'éloigne, pars, j'entends dans mon esprit ses pleurs apeurés, ses supplications terrifiées, mais personne ne me laisse aller le réconforter. Il a peur, tout seul, je le sais, je le *sens*, car mon âme reflète la sienne, et je vacille sous la plainte de son cœur hagard comme, par le passé, il titubait sous la force de mes déboires.

Mais je ne peux rien faire. Alors je pleure, gémis, m'effondre, et le regarde, impuissante, s'éloigner à tout jamais de moi. Au revoir déchiré, adieu déchirant. Il est parti. À jamais. Parti.

Je pleure ma tristesse, noie ma détresse.

Je t'aime, Louis.

.....

Une semaine s'est écoulée depuis le drame de ma vie. Comme je l'avais prédit, les lances de l'amertume s'élancent pour tailler à vif mes nerfs agressés par la solitude. Je me sens vidée ; tétanisée ; agitée ; hantée. La torture est lente, pernicieuse, car ce n'est pas mon corps qui souffre le plus, mais mon cœur. Malheureusement, il n'y a aucun remède pour les maux du cœur et les turpitudes de l'âme. « Ça s'arrange avec le temps », me répète-t-on à longueur de journée. À mon sens, cela empire à mesure que l'on explore la vie avec la conscience terrible de ne pas être accompagné par celui qui nourrissait nos projets et rêves les plus fous. Les vierges chemins de notre destin attendaient son passage inopportun pour épanouir leurs tendres beautés graciles. Il semblerait que des ronces sauvages transpercent ma chair dès lors que j'essaye d'avancer. Comment aller de l'avant si les plaies du passé ne veulent jamais se refermer, ces cicatrices fragiles et torturées ?

Chaque jour, une nouvelle personne toque à ma porte, me propose son soutien et m'offre ses plus sincères condoléances. Je préférerais que ces gens ne viennent pas. Bien sûr, ces sanglots étouffés et ces plaintes indignées ne sont pas teintés de mépris ; je suppose que leur probité candide est drapée de bonnes intentions. Néanmoins, prétendre traverser la même douleur que moi, porter le même fardeau, éprouver la même déchirure aux tréfonds de leur âme, je trouve cela extrêmement déplacé. Je n'ai jamais fait partie de ces gens qui se précipitent au chevet des familles en deuil, pressés qu'ils sont de les assommer sous une avalanche de doucereuses marques d'affection et d'amères préceptes remâchés pour épancher leur désolation face au tragique. Je considère cette attitude prétentieuse, à un certain niveau. Pourquoi dire que l'on comprend la souffrance d'autrui, pourquoi se noyer dans une fausse empathie surfaite et inconvenante ? J'apprécie leurs efforts et leur compassion ; en revanche, j'honnis cette absurde compréhension dont ils se vantent cyniquement, comme s'ils pouvaient appréhender et subir la situation de la même manière que moi. Ils ne peuvent pas comprendre. Ils n'ont pas perdu Louis, eux, ils ne l'ont pas vu mourir avant même d'avoir répondu à l'appel de la vie, à cette promesse que l'aube nous tend chaque jour.

Il n'a même pas eu le temps de véritablement vivre.

Un seul peut me comprendre, dans une certaine mesure. Parce lui aussi a perdu Louis, son cher Louis. Néanmoins, nous ne parlons pas. Nous n'avons pas la force de parler, quand la voix de l'âme est trop éraillée de ses hurlements bestiaux. Nous nous fixons, silencieusement, pleurons dans les bras l'un de l'autre, sans jamais pourtant nous étreindre profondément -comme si le corps de Louis nous séparait de sa masse froide, fragile, qu'une explosion excessive de passion viendrait briser en milles morceaux. Le souvenir du bonheur nous a déjà été violemment fracassé, alors nous ne voulons pas ébrécher celui de notre Louis.

Les jours sont interminables. Ils passent, inlassables, tyranniques dans ce temps qu'ils continuent de nous prendre alors que la Faucheuse nous a déjà temps dérobés. J'imagine qu'une éternité de souffrances est insupportable à cause de cette acuité

poignante d'un repos encore trop lointain pour soi. La punition est vivable, dès lors que l'on connaît l'exact moment où l'on sera libéré de sa peine. Mais je crois bien que celle qui me terrasse dépasse tout entendement, toute limite, toute circonstance ; mon âme ne survivra pas à cette affligeante blessure qui lacère mon être à chaque instant. Jamais elle ne partira, car si le temps atténue la douleur, il ne fait jamais disparaître les cicatrices cousues à vif sur mon cœur déchiré, prêtes à se rouvrir à la moindre pression de cette lame aiguisée qu'est le désespoir. La paix m'est interdite, alors que l'Enfer brûle mes pensées, coule sur mes joues comme le Styx, noie mes espoirs dans le Léthé, damne mes rêveries pécheresses.

Les larmes montent à nouveau. Elles affluent constamment, et j'en viens à me demander comment elles peuvent encore venir mouiller mes yeux asséchés par la rancœur. Les lourds miasmes enfiévrés de l'ire se déchaînent derrière mon masque de glaciale impassibilité. Sous le roulement grondant d'une pluie drue de larmes désabusées, le feu courroucé de l'injustice hargneuse fulmine et menace de raviver les cendres d'une agitation passée. Si seulement la léthargie pouvait venir apaiser cette explosion de sentiments trop violents, je voudrais me perdre dans les brumes de l'inconscience bienheureuse et oublier la morsure de la sensibilité exacerbée. Je suis épuisée.

.....

La peur me tiraille. Me dévore. Me détruit de l'intérieur. Et si tout était ma faute ? Et si j'étais la source de sa disparition ? Et s'il m'en voulait, maintenant que son âme erre dans cette maison vide de sa présence, où chaque pièce est imprégnée des projets futurs que l'on devait réaliser ensemble ? Et s'il me *détestait* ?

La colère s'est résorbée, au bout de quelques semaines. L'incompréhension aussi. La terreur, elle, glace mes entrailles à tout instant. Chaque souffle, chaque respiration, j'ai cette sourde et terrible impression de les lui avoir volés. Il aurait dû vivre, pas moi. Pourquoi l'âme de l'innocent est-elle sacrifiée contre celle de la pécheresse à l'origine de sa déchéance ? Pourquoi m'incomber du fardeau de la culpabilité, quand j'aurais cent fois, et mille fois de plus, donné ma vie pour qu'il puisse découvrir le monde qui s'offrait à lui ?

Le passé me pèse ; le présent me tétanise de peur ; le futur me glace d'angoisse. Je ne sais plus si j'arriverai un jour à surmonter la perte de Louis, l'amour de ma vie, celui pour qui j'ai brûlé, dès l'instant où je l'ai vu sur cette jolie photographie, d'une tendresse incommensurable. Je suis terrorisée, effrayée, désemparée. Chaque souvenir serre mon cœur déjà pressé de tout son suc, errer inlassablement dans sa pièce lacère mon cœur éprouvé. Je m'effondre, glisse, tombe, et m'écroule dans le puits de la tristesse. J'ai peur de son dédain, alors qu'il n'est même plus là ; mais je crois parfois, quand je contemple les étoiles du ciel noir d'encre, à la recherche de cette petite lumière qui pourrait être celle de son cœur, sentir des milliers d'yeux brillants de désespoir, de ressenti, de rancune m'abattre et m'accuser. Peur du vide, peur de la solitude, peur de son sombre désamour – quel cruel esprit que celui de l'homme, qui s'inflige malgré lui tous les maux du monde sans jamais trouver la force de se pardonner ses fautes innocentées.

J'ai peur. Peur qu'il ne m'aime plus, parce que mon désir de le faire vivre l'a plongé dans les limbes d'une autre vie.

Pardonne-moi, Louis.

.....

La tristesse me submerge, elle revient par vagues surnoises, qui s'écrasent avec fracas contre les roches escarpées de mon esprit vertigineux. Si la marée redescend parfois, elle n'en revient que plus forte, prête à déferler sur mon cœur noyé de tristesse, mer de larmes bleuie par les coups du destin.

Je repense souvent à ce jour fatidique, et celui, encore plus dévastateur, qui approche à grands pas, épée de Damoclès menaçant de me transpercer à tout instant à mesure que le sablier s'écoule fatidiquement. Je ne veux même pas y songer, en fait. Les épreuves du présent sont bien trop harassantes pour s'en détourner et envisager un avenir tout aussi sévère. Me voilà condamnée à l'éternité trop épouvantable de tristes contemplations, de soupirs dépités lourds d'émotions étouffées sous la lente infection de la désolation. Les ruines détestables de l'espoir crissant se détériorent lentement dans

mon cœur fébrile. Joie ne rime pas avec désarroi ; la tristesse recouvre la tendresse, l'enterre dans des tombeaux de détresse. Les larmes ne peuvent noyer les vestiges de mon âme dévastée par la douleur, seulement faire briller de leurs cristaux translucides un indicible chagrin. Des mines de rubis, saphirs, et émeraudes piochés dans les caves rocheuses d'une vie pernicieuse ; l'âme miroite les plus précieuses merveilles, mais celles-ci peuvent être cachées sous la houille charbonneuse des travers humains. Aucune pluie de sanglots ne peut laver les horribles traces des vices et douleurs de l'homme, elles sont bien trop coriaces. Ce sont des obsidiennes dépravées, des onyx torturés qui dissimulent l'albâtre innocent d'un cœur ingénu.

Ah, fichue mélancolie, aussi vicieuse que malicieuse. Offrez-lui vos pensées en pâturages, elle se délectera de l'espoir, ambrosie divine, et recrachera sa carcasse répugnante aux effluves d'amertume.

.....

Aujourd'hui, il aurait dû être là. J'aurais dû le tenir contre moi, délicatement, l'envelopper de mon étreinte amoureuse, caresser ses joues de mes baisers, embrasser son cœur de mon admiration. Il aurait dû être là. Jamais il n'aurait dû partir, rien n'était supposé se terminer ainsi, mais l'ironie de l'existence a voulu dévier sa route pour lui faire emprunter un chemin opposé au mien – et que pouvons-nous faire contre la fatale destinée déterminée à broyer nos mortels cœurs dépités ?

Aujourd'hui, la tristesse se fait encore plus douloureuse et insupportable que les semaines passées. Deux mois se sont écoulés, mais la plaie est si vive que je peux voir le sang tacher à nouveau les draps immaculés de l'hôpital. Honnêtement, je n'ai pas les mots pour décrire l'ineffable. Déjà que les mots sont insuffisants pour appréhender la riche complexité du monde, comment révéler la profondeur noircie des abîmes terrifiants de mon cœur tourmenté ? Quand la brume confuse d'une souffrance mystique assombrit le jugement, descendre dans son âme et sonder ses sentiments serait comme se jeter au cœur d'une cage de fauves : seul et désorienté, tétanisé et agressé par les rugissements plaintifs des lions enragés, il est impossible de survivre aux morsures infectées de ces

folles émotions désireuses de se libérer de leurs chaînes. Indomptable tigresse aux griffes acérées, l'affligeante souffrance du deuil attend le moindre moment d'inattention pour surgir de la jungle de l'âme et dévorer sa frêle proie. Aujourd'hui, son féroce rugissement résonne à mes oreilles alors que ses crocs arrachent les nerfs de mon cœur tranché à vif.

Aujourd'hui, mon cœur est bleu : bleu de désespoir, bleu d'ecchymoses infligées sous les coups de la sinistre cruauté, bleu des frappes indélébiles d'une souffrance éternelle. D'un bleu aux nuances infinies : profond mais cristallin, taché de mélancolie mais pur, douloureux mais prometteur d'un apaisement futur.

Aujourd'hui, mon cœur est bleu, parce que mon tendre Louis aurait dû naître et devenir l'amour de ma vie, le précieux enfant qui aurait coloré ma vie aux ternes nuances de gris. Aujourd'hui, mon petit ange aurait dû être lové dans mes bras protecteurs et défendu des ignominies de ce bas-monde par mes baisers sur son front.

Mais aujourd'hui, cela fait deux mois que mon bébé est mort-né, parti avant même d'avoir pu goûter aux promesses que lui offrait l'aube de sa vie. Parti dans les limbes de mon âme désabusée, brisée par cette perte soudaine mais inéluctable contre laquelle je n'ai pu lutter. Et comme c'est dur, terrible, atroce de vivre en sachant que son enfant, son petit bout de joie éternelle, son minuscule bout de soi sur lequel on transpose un amour bien trop grand, n'est plus de ce monde avant même d'y être entré.

Je pense que je n'arriverai jamais à surmonter cette épreuve de la vie. Comment une mère pourrait-elle se raccrocher à une vie vidée de son essence ? Comment admirer une œuvre splendide si ce qui caractérise sa superbe a été violemment arraché ? Comment aimer à nouveau si le prisme étincelant d'un amour pur et innocent ne peut plus décupler la timide sensibilité exaltée ? Mon esprit ne parvient pas à accepter le décalage entre les sensations éprouvées lors de ma grossesse et la disparition impromptue de mon enfant. Du jour au lendemain, mon bébé m'a été arraché, sauvagement, brutalement, sans prévenir, et ces sept mois où j'ai appris à le connaître, le découvrir, l'aimer, rêver de lui, de nous, ces sept mois d'espérances ne sont évaporés en un souffle inique.

Il est impossible de se remettre totalement de la perte d'un enfant, car il apparaît inhumain de retirer au monde un cadeau si précieux, un petit être si beau, si candide, dont un simple éclat de rire pourrait faire cesser les cris bestiaux des monstres les plus féroces. Un sourire porteur d'espoir, de rêves, d'utopies magnifiques, un sourire de chérubin qui fait rayonner sur ce bas-monde des éclats de joie volés, inattendus, tant espérés. À jamais, une tristesse indicible accablera mon cœur voilé des brumes indécises d'un futur dérobé, comme les fragments lointains d'une vie rêvée mais à jamais enfermée dans les sinuosités de mon cœur.

Je n'ai plus la force de parler, aujourd'hui. Peut-être qu'un jour, je parviendrai à extérioriser cette douleur couplée à une peur colérique, à un déni cynique, à une tristesse despotique. Mais aujourd'hui, je ne veux penser à rien d'autre qu'à mon Louis, mon petit Louis parti trop vite, mon tendre Louis que je voudrais serrer contre mon cœur et embrasser jusqu'à ce que nos sourires viennent froisser les plis de nos yeux. L'aimer à en mourir, l'aimer à l'en faire revivre. L'aimer de cet amour inébranlable, attendri et endurci par ce lien mystique qui unit une mère à son enfant, cette osmose harmonieuse dont les racines s'ancrent solidement dans l'âme de chacun et viennent nourrir cette fleur délicate d'une tendresse éternelle.

Sur la tombe de mon ange, j'ai déposé un unique lys blanc, accompagné d'un petit poème dont l'encre bleue s'est diluée sous le torrent de mes sanglots épars. Même si je suis loin d'avoir surmonté cette expérience traumatisante, je me plais à penser que parfois, une maigre lueur d'espoir vient colorer à nouveau les tristes ténèbres de mon cœur. Et quand je revois à travers la barrière de mes larmes ce visage d'ange apaisé, alors une timide sérénité vient chatoyer mon cœur débordant de chagrin, et une douce tendresse rosie embrasse la glace fissurée de mon âme perdue. Et alors, dans une éphémère éternité, je sens une joie singulière envelopper mon être, et me réchauffer du magnifique souvenir de ces quelques mois bien trop courts, mais sublimés par cette émotion éthérée sauveuse de l'humanité – l'amour.

.....

« Cœur bleu »

« J'ai quelques bleus au cœur »

Endurer mille coups de rancœur, cent frappes de bonheur,

Et une *infinité* de claques sous la main d'Amour et son *ardente candeur*.

« Ne t'en fais pas, ça guérit avec le temps »

Un monde tant amoché par la vie, une vie brisée

par un monde aux espoirs *latents* !

Quand est-ce que les morsures des rictus terrifiants

Seront remplacées par les brisures d'un

sourire trop grand,

Déchirant la peau de ridules bienheureuses,

De rires *grondants*, de fossettes *délicieuses* ?

Je ne veux pas voir ton sang perler au coin de tes miroirs explosés,

Mais le sentir pulser contre tes joues

rougies de mes baisers.

« J'ai le cœur bleu »

Oui, d'un bleu froid, glacial, d'un bleu désastreux,

D'un *bleu royal*

aux promesses déloyales,

d'un *bleu nuit*

aux rêves dépéris,

d'un *bleu pétrole*

aux relents

d'amertume

frivole.

« J'ai le cœur bleu »

Le violet s'accorderait bien mieux à tes yeux envieux,

Envieux de bonheur, désireux de splendeur,

Le violet s'accorderait bien mieux à ton

cœur de mère tendrement amère.

Alors, déversons des larmes rosies sur ce bleu refroidi,

Laissons couler les pleurs rougis d'une flamme incandescente,

la tendresse effervescente,

Pour colorer de vifs éclats le bleu malheureux.

Et regarde, mon cœur, j'ajoute une touche de rose à ce bleu profond,

Qui peu à peu devient

un élégant violet d'adoration.

Un subtil mélange d'artistiques émotions,

Qui brûle ce cœur sous les vagues d'un amour *diluvien,*

carmin enflammé réchauffant un bleu déprimé.

« J'avais le cœur bleu »

Et de ce morne bleu aux timides reflets agonisants,

J'ai peint ton cœur d'un violet éblouissant,

Duelle couleur rassemblant amoureuxment

Tes bleuets désespoirs d'antan

Et tes roses rêves d'enfant.

Si ton cœur est bleu,

alors trouve du rose

dans le gris

de la vie.

Andromède